

ses, ses guerres, ses traités, quelle question se présente comme règle de décision ? N'est-ce pas celle-ci : comment, en quoi, chacune de ces choses a-t-elle contribué au progrès de la civilisation de ce peuple.

Les croyances religieuses, les idées philosophiques, les sciences, les lettres, les arts : c'est encore sous le point de vue des progrès qu'ils ont fait faire à la civilisation qu'on les considère souvent, sinon toujours ; l'on juge de leur utilité, de leur excellence, indépendamment de tout mérite intrinsèque par ce que la civilisation leur doit. Et de tout temps, en tout pays la religion ne s'est-elle pas glorifiée d'avoir civilisé les peuples ; les sciences, les lettres, les arts n'ont-ils pas aussi réclamé leur part de gloire dans ce grand fait de la civilisation.

Mais qu'est-ce donc, messieurs, que la civilisation, quelle idée doit-on s'en former, quel sens, l'instinct général des hommes attache-t-il à ce mot ?

Pour le découvrir, l'auteur suppose un certain nombre d'états de société, puis il se demande : Est-ce là la civilisation ?

Voyez ce peuple : sa vie extérieure est douce, il ne souffre point ; la justice lui est bien administrée dans les relations privées ; son existence matérielle est assez bien et heureusement réglée ; mais en même temps l'existence morale et intellectuelle de ce peuple est tenue, avec un grand soin, dans un état d'engourdissement, d'inertie, de compression ; il n'a aucune activité morale et intellectuelle. Est-ce là, un peuple qui se civilise ?

En voici un autre dont l'existence matérielle est moins douce, moins commode, supportable cependant. En revanche, il a des mœurs douces, tranquilles ; l'on a satisfait chez lui quelques besoins moraux et intellectuels ; ses croyances religieuses et morales ont acquis un certain développement : mais on a grand soin d'étouffer en lui le principe de la liberté, personne ne peut chercher la vérité à lui tout seul ; d'autres sont spécialement chargés de la trouver et de la distribuer à chacun ; il prend ce qu'on lui donne ; il vit heureux et paisible, dans une douce quiétude, content de son sort ; il est parfaitement immobile : C'est à peu près l'état des populations asiatiques. Peut-on reconnaître ici la civilisation ?

Voici un autre peuple : ici la liberté individuelle est très grande, mais le désordre et l'inégalité des conditions sont extrêmes ; chacun, s'il n'est fort, est opprimé, souffre, périt ; la violence est le caractère dominant de l'état social, il n'y a pas d'autre droit que celui de la force. C'est à peu près l'état de l'Europe jusqu'au sortir du moyen âge. Est-ce là la civilisation ? Assurément non.

Enfin voici une quatrième hypothèse : la liberté des individus est très grande, l'inégalité entre eux très rare, ou du moins très passagère ; chacun fait à peu près ce qu'il veut : mais il y a très peu d'intérêts généraux, très peu d'idées publiques, très peu de société ; les facultés de chaque individu s'exercent isolément, pour lui seul : telles sont à peu près les tribus sauvages. La liberté et l'égalité sont là : la civilisation y est-elle ?

Pourquoi donc, dans ces divers états de société n'avons-nous pas trouvé ce que le sens commun attache à l'idée de civilisation ? pourquoi ? parce que ce mot renferme ce qui n'existe pas dans ces divers états : le fait de progrès, de développement ; ce mot réveille aussitôt l'idée d'un peu-

ple qui change d'état, dont la condition s'étend, s'améliore.

Mais quel est ce progrès, quel est ce développement ? C'est le perfectionnement de la vie civile, le développement de la société, des relations des hommes entre eux, et le développement de la vie individuelle, de la vie intérieure, le développement de l'homme lui-même, de ses facultés, de ses sentiments, de ses idées.

Deux faits sont donc compris dans ce grand fait : le développement de l'activité sociale, et celui de l'activité individuelle, le progrès de la société et le progrès de l'humanité.

Partout où la condition extérieure de l'homme s'étend, se vivifie, s'améliore, partout où la nature intime de l'homme se montre avec éclat, avec grandeur, souvent malgré la profonde imperfection de l'état social, le genre humain applaudit et proclame la civilisation.

Ces deux faits sont inséparables l'un de l'autre ; et, bien qu'ils ne se produisent pas toujours simultanément, tôt ou tard, l'un amène l'autre. En voici la preuve : quand un grand changement s'accomplit dans l'état d'un pays, quand il s'opère une révolution dans la distribution du bien-être social, les adversaires de ce changement essaient de prouver qu'il aura un mauvais effet sur la moralité de l'homme, sur l'être humain, sur ses idées et ses principes du juste et de l'injuste, en un mot, que ce changement tournera au détriment de l'humanité. Des partisans du changement soutiennent au contraire, que le progrès de la société amène nécessairement le progrès de la moralité ; que, quand la vie extérieure est mieux réglée, la vie intérieure se rectifie et s'épure.

Prenons que le développement morale soit en progrès : tous ceux qui y prennent part, les savants, les philosophes, les poètes, le prêtre, n'affirment-ils pas qu'il y aura amélioration correspondante de l'état social, répartition plus équitable du bien-être produit ? Et pourquoi, tantôt ces débats et tantôt ces promesses ? C'est parce que chacun sait que dans l'opinion commune il y a une liaison intime entre le développement extérieur, social, et le développement moral, intérieur ; qu'à la vue de l'un, le genre humain compte sur l'autre.

Chaque fois qu'il y a progrès de l'intelligence, il y a, un peu plus tôt ou un peu plus tard, progrès social, parce qu'il y a un des deux éléments constitutifs de la civilisation, et réciproquement.

Lors donc qu'ici dans notre société, nous travaillons à cultiver notre esprit, à l'orner de toutes espèces de connaissances, qu'elles soient morales, religieuses, scientifiques, littéraires, légales, politiques, ou industrielles, que nous tentons par l'exercice, le développement de nos facultés intellectuelles, nous travaillons à l'avancement, à la civilisation de notre belle patrie.

Dans nos travaux nous devons seulement chercher la vérité, et des principes exacts, des idées justes et nettes des différents sujets qui peuvent occuper notre intelligence ; chercher à les bien comprendre, à nous en convaincre profondément ; puis ensuite, nous laissant entraîner par un beau, un noble sentiment, un sentiment qui est dans la nature de l'homme même, que nous possédons comme les autres hommes, que nous ne devons pas, que nous ne devons jamais comprimer, messieurs, pas plus chez nous même que chez les autres, ce désir de persuader à nos semblables, ce qui nous touche, nous impressionne, ce dont nous sommes fortement convaincus, cette passion de faire adopter et croire ce que nous savons, ce que

nous croyons, pourvu que nous le tentions honnêtement, consciencieusement et par des voies justes, nous laissant, dis-je, entraîner par cet instinct naturel de l'homme, nous les proclamerons hautement, avec enthousiasme, ces vérités que nous croyons, ces principes justes qui nous dominent, ces idées vraies que nous aurons acquises par un travail constant, et pénible il est vrai, mais d'autant plus glorieux. Nous nous efforcerons de les faire partager à nos semblables, à nos concitoyens, et si elles sont exactes ces idées, si ces principes sont naturels et logiques, ils seront adoptés ; tôt ou tard, ils recevront leur application dans le monde extérieur ; et nous aussi, nous aurons contribué à épurer les mœurs, à annoblir les sentiments, à relever le caractère de nos concitoyens, nous aurons travaillé à leur civilisation.

Lorsque l'on considère les grands résultats que peut avoir notre société, pour notre avenir, et j'oserai même dire pour celui de notre pays, peut-on s'empêcher de faire des vœux pour sa durée, sa propagation, son agrandissement ; elle peut et doit devenir importante ; tout dépend de nous ; et c'est le travail surtout qui nous fera atteindre le but que nous devons nous proposer.

Canadiens, nous sommes environnés par une race nombreuse, la race anglo-saxonne, qui se tourmente, s'agite autour de nous, marche à grands pas dans les voies du progrès industriel, du perfectionnement de la vie extérieure, du développement de la société, de l'extension des relations des hommes entre eux ; cette race nous presse de tous côtés, elle nous pousse rapidement, elle nous crie de toutes parts : *« Marche, marche ; ou range-toi que je passe ; place pour moi qui veux accomplir ma destinée. »*

Et si nous ne l'écoutons pas, si nous ne la suivons pas, si nous ne nous mettons promptement au travail, elle nous aura bientôt écrasés, elle nous devancera bien vite dans la voie du progrès et de la civilisation, elle se placera au premier rang dans la terre natale, nous serons éloignés, repoussés de toutes les positions sociales, nous serons relégués aux derniers échelons de l'échelle sociale, nous serons des étrangers dans la terre que nous ont léguée nos ayeux.

Puisque cette race semble avoir en partage un génie plus prononcé pour le premier des deux éléments constitutifs de la civilisation, le progrès social, l'amélioration de la vie extérieure, matérielle du genre humain, au moins rattachons-nous, sans négliger l'autre, (bien loin de là) au second élément de la civilisation, au développement moral et intellectuel, au perfectionnement de la vie intérieure de l'homme ; prenons ici pour modèle le beau pays d'où sont venus nos pères.

Si nous pouvons réussir dans cette voie, si nous possédons la force de l'intelligence, pouvoir immense aujourd'hui, nous pourrions encore nous trouver honorablement placés dans les affaires de notre pays ; notre part sera encore large et belle dans son histoire.

Qui de nous refuserait donc, de faire quelques légers sacrifices de ses plaisirs ordinaires, de son temps, même de quelques heures de ses nuits, pour lui aussi contribuer à notre avancement, à notre développement moral et intellectuel, au progrès même de notre pays, à sa civilisation ? Les obstacles, les difficultés matérielles ne devraient-elles pas nous engager avec encore plus d'ardeur dans la poursuite du but que tout bon canadien doit se proposer.

Tous les membres du corps social ont un droit incontestable au travail de chacun parce qu'ils ont